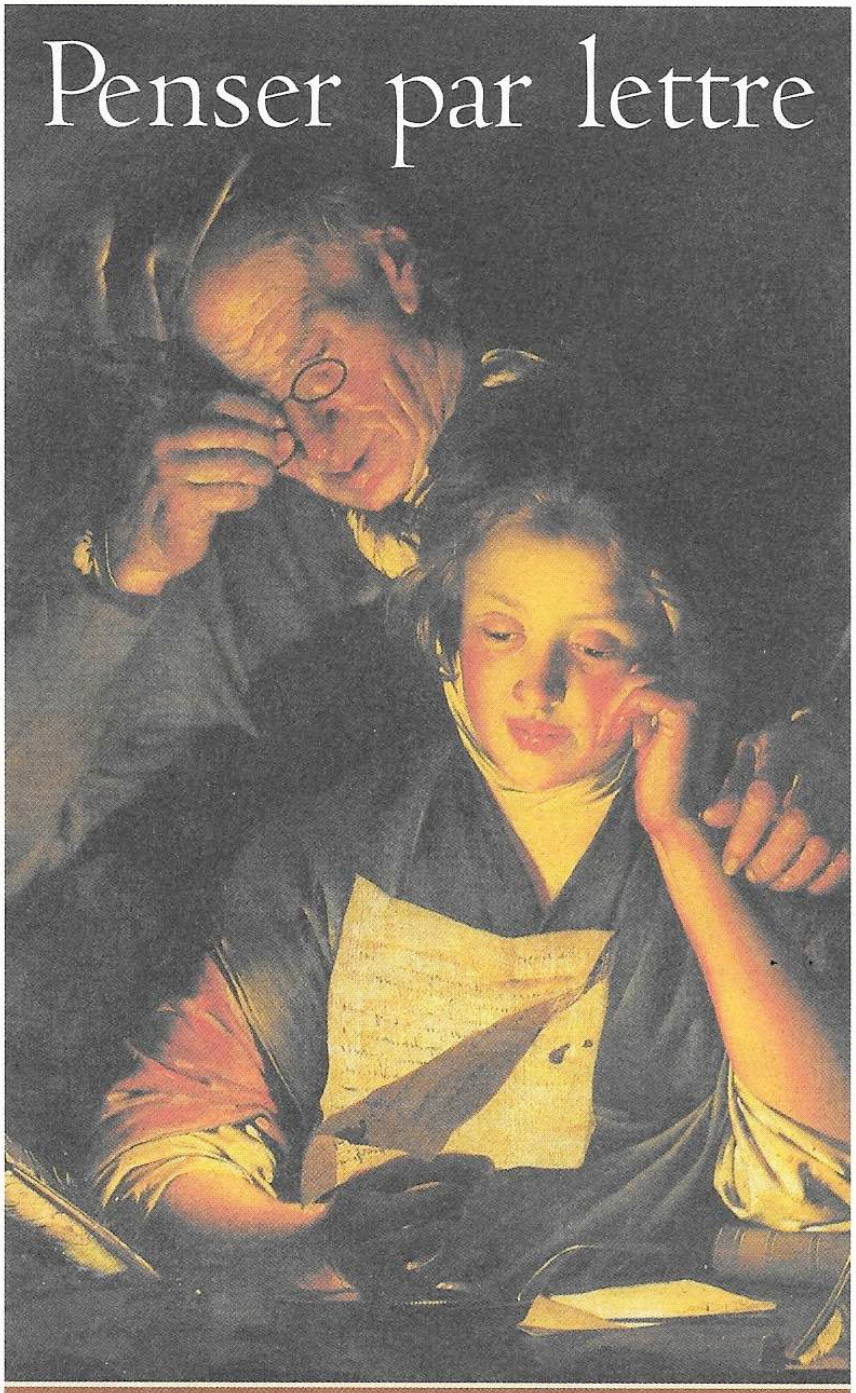
Penser par lettre



SOUS LA DIRECTION DE
BENOÎT MELANÇON

FIDES

Les manuels de correspondance, les critiques littéraires et même les épistoliers ont longtemps affirmé qu'il était interdit de penser par lettre. Réputée libre et spontanée, quand ce n'était pas décousue ou éphémère, l'écriture épistolaire aurait été incompatible avec la réflexion soutenue. Est-ce aussi simple?

Qu'il s'agisse de s'interroger sur la société, de se trouver des interlocuteurs sur la scène du monde ou d'élaborer une pensée à deux, la lettre permet de penser, quoi qu'on en dise. Épistolairement, on pense cependant d'une façon particulière, car on pense pour quelqu'un.

Vingt-deux spécialistes de la lettre venus de quatre pays se sont réunis en mai 1997 au château d'Azay-le-Ferron pour se demander «Peut-on penser par lettre?». Ce sont leurs réponses qu'on lira ici, à partir de lectures de Mme du Deffand, de Voltaire, de Sade, de George Sand, de Gustave Flaubert, de Charles Baudelaire, de Jean Paulhan, de Saint-Denys Garneau, de plusieurs autres encore.

Benoît Melançon est professeur de littérature à l'Université de Montréal. Son intérêt pour l'épistolaire a déjà donné naissance à un ouvrage pour lequel il a remporté le prix Raymond-Klibansky, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIIIe siècle* (Fides, 1996).

ISBN 2-7621-2018-7

9 782762 120189

Penser par lettre

Actes du colloque d'Azay-le-Ferron
(mai 1997)

Publiés sous la direction
de Benoît Melançon

FIDES

En couverture: Joseph Wright of Derby, *A Girl Reading a Letter, With an Old Man Reading Over her Shoulder* (1767-1770).

Conception et réalisation de la couverture:
Cyclone Design Communications

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre
Penser par lettre: actes du colloque d'Azay-Le-Ferron, mai 1977
Textes présentés lors d'un colloque tenu à Azay-Le-Ferron,
France, du 15 au 17 mai 1997
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7621-2018-7

1. Lettres (Genre littéraire) françaises – Histoire et critique – Congrès.
2. Écrivains français – Correspondance – Congrès.
3. Écrivains canadiens-français – Québec (Province) – Correspondance – Congrès.
I. Melançon, Benoit, 1958- .

PQ711.P46 1998 846.009 C98-941424-8

Dépôt légal: 4e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
© Éditions Fides, 1998

Les Éditions Fides remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Éditions Fides remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Table

Présentation 7
Benoît Melançon, Université de Montréal

Il est interdit de penser par lettre 13
José Luis Diaz, Université Paris 7-Denis Diderot

PENSER LE SOCIAL:
DE LA MÉDIATION ÉPISTOLAIRE

La lettre *contre*: Mme du Deffand et Belle de Zuylen 39
Benoît Melançon, Université de Montréal

Une pédagogie du lieu commun
dans les manuels épistolaires du XIXe siècle 63
Cécile Dauphin, Centre national de la recherche scientifique,
École des hautes études en sciences sociales

De la pratique du billet: Baudelaire et ses correspondants 75
Martine Fisher, Université McGill

Écrire à trois: Huysmans, Bloy et Villiers de l'Isle-Adam 89
Michel Biron, Université du Québec à Montréal

Du réseau comme communauté secrète:
Paulhan, la NRF et le Collège de sociologie 107
Michel Lacroix, Université McGill

Réseaux épistolaires: le cas du Québec
dans les années trente 125
Jane EVERETT, Université McGill

L'institution imaginaire de la littérature.
Sur une lettre de Saint-Denys Garneau à Valdombre 145
Pierre POPOVIC, Université de Montréal

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Savoir et fiction. Statut épistémologique
des lettres savantes dans les *parerga*
de *L'utopie* de Thomas More 167
Micheline CAMBRON, Université de Montréal

Épistolaire et pensée des Lumières
au Québec et au Bas-Canada (1784-1793) 189
Bernard ANDRÈS, Université du Québec à Montréal

Sur la correspondance de Jean-Henri-Samuel Formey 205
André BANDELIER, Université de Neuchâtel

Le projet d'un Atlas de la communication
manuscrite à l'Âge classique 219
Georges DULAC, Centre national de la recherche scientifique,
Centre d'étude du XVIIIe siècle, Montpellier

Une forme contre les genres:
penser la littérature à travers les lettres du XVIIIe siècle 241
Anne CHAMAYOU, Université d'Artois

Senancour, penseur par lettre: *Oberman*
ou «Les lettres philosophiques» 255
Marie-Christine PHAL, Université de Metz

UNE PENSÉE DUELLE

Penser le destinataire: quelques exemples 279
Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, Université d'Orléans

La lettre, du débat d'idées à la stratégie de communication: l'échange épistolaire entre Voltaire et Jean-Sylvain Bailly sur l'origine des sciences et ses prolongements éditoriaux 295
François BESSIRE, Université des sciences humaines de Strasbourg

La marquise et le philosophe. La rencontre épistolaire entre Marie du Deffand et Voltaire 311
Jürgen SIESS, Université de Caen

Les raisons de M. de Sade 327
Marc BUFFAT, Université Paris 7-Denis Diderot

Sur une lettre d'instruction de Mme de Charrière: pédagogie et rhétorique épistolaire 343
Madeleine VAN STRIEN-CHARDONNEAU, Université de Leyde

«Penser la littérature.» Le dialogue épistolaire Sand-Flaubert. 1866-1876 359
Brigitte DIAZ, Université de Caen

Présentation

Benoît Melançon

Les 15, 16 et 17 mai 1997, 22 chercheurs de quatre pays se réunissaient au château d'Azay-le-Ferron, près de Tours, dans le but de répondre à la question «Peut-on penser lettre?». Placé sous le patronage de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, de l'Université de Tours, de l'Institut universitaire de France et du Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances du Département d'études françaises de l'Université de Montréal, organisé par José Luis Diaz, Jean M. Goulemot et Benoît Melançon, le colloque «Penser par lettre» devait servir de forum de réflexion sur les rapports entre une forme d'écriture (la lettre) et le travail de la pensée, cela au fil des siècles, dans des espaces différents, sous des contraintes variables. On en lira ici les communications revues et corrigées, regroupées en trois sections.

«Penser le social: de la médiation épistolaire» est constitué d'études sur la société et l'écriture épistolaire. Les échanges sur cette question ont été particulièrement riches lors du colloque et ils reposaient sur un constat largement partagé: même si on a parfois l'impression que la lettre est une forme d'écriture strictement privée ou intime, unissant deux personnes et rien qu'elles, les choses sont beaucoup plus complexes dans l'imaginaire

épistolaire. Plutôt que de penser la correspondance comme une activité à deux pôles — l'épistolier/la société —, il importe d'y saisir le fonctionnement de ce que l'on a convenu d'appeler la «médiation épistolaire». De quoi s'agit-il? Des espaces, structures ou figures intermédiaires qui rendent possibles la représentation de la société dans la lettre, l'insertion de celle-ci dans des échanges sociaux, la création de communautés épistolaires et la production d'un discours modifiant à son tour les relations et représentations sociales. La communication par lettre exige des outils qui prennent en compte son dynamisme constitutif.

Cette médiation épistolaire restant à construire, on en a proposé diverses approches. Benoît Melançon a emprunté au sociologue allemand Norbert Elias le concept de «configuration» pour comprendre comment Mme du Deffand et Belle de Zuylen, la future Isabelle de Charrière, s'unissent épistolairement avec leur destinataire privilégié (Voltaire, Constant d'Hermenches) tout en se distinguant de leurs contemporains, en écrivant *contre* eux. Jane Everett et Michel Lacroix ont eu recours à l'analyse des réseaux dans leur lecture de correspondances des années 1930. La première s'est penchée sur deux réseaux contrastés dans le Québec de cette période, l'un autour du poète Alfred DesRochers, l'autre autour du critique Camille Roy, réseaux mettant au jour la difficile accession à la modernité chez les écrivains canadiens-français. Le second, s'intéressant aux liens entre les revues et les groupes, s'est demandé quel rôle avait joué la correspondance des membres de *La Nouvelle Revue française* au moment de la fondation du Collège de sociologie, en opposant les lettres entre Jean Paulhan et Roger Caillois à celles entre Paulhan et Georges Bataille. Les conclusions de Lacroix supposent une réflexion sur le champ littéraire qui est présente chez Michel Biron comme chez Pierre Popovic. Les luttes symboliques de la fin du XIXe siècle, notamment l'opposition entre naturalistes et décadents, s'inscrivent en creux dans la correspondance du «concile des gueux» (Huysmans, Bloy, Villiers de l'Isle-Adam), ce «drôle de roman épistolaire», cette «complainte institutionnelle»: pour Huysmans, le lieu de la vérité est le «roman célibataire» plus que la lettre

(Michel Biron). Pierre Popovic, lui, montre que la «lettre institutionnelle», telle que l'utilisent Claude-Henri Grignon et Saint-Denys Garneau en 1937 au moment de la parution du recueil de poésie *Regards et jeux dans l'espace*, est révélatrice de la nature de l'espace littéraire canadien-français des années 1930 et des lieux qu'y occupe (ou non) Garneau: création d'une figure fantasmatique de substitution, mise en place d'une institution imaginaire de la littérature, pratique généralisée de la «parade». «Configuration», «réseau», «institution» sont des concepts que plusieurs ont tenté d'adapter à l'interprétation de textes épistolaires et de leurs formes de médiation. Il existe, en outre, des médiations plus concrètes. On pense aux manuels et secrétaires, dont Cécile Dauphin a souligné qu'ils sont les moyens d'élaboration et de transmission de la «culture épistolaire» et de ses lieux communs, ou à des types de messages aux règles spécifiques, tel le billet baudelairien, ce «refus» de la lettre, avec son protocole de lecture et d'écriture propre, avec une pragmatique qui n'est qu'à lui, avec sa microsociété d'artistes distincte du monde bourgeois.

«La République des lettres», deuxième section de cet ouvrage collectif, contient des études au fil desquelles on voit évoluer, réellement et fantasmatiquement, un espace intellectuel collectif fondé sur la circulation d'écrits épistolaires, un espace où la pensée se partage, plus ou moins publiquement. Les documents d'accompagnement (les *parerga*) des éditions successives de *L'utopie* de Thomas More, nés d'échanges croisés dans la «cité savante» et fruits d'un complexe montage, déterminent des comportements faisant une large place à la pluralité des interprétations, à l'ironie, au paradoxe (Micheline Cambron). Jusque dans les nations en émergence, le Canada de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe, par exemple, apparaît la volonté de créer une République des lettres pour penser ensemble le changement et rendre raison des circonstances historiques: rayonnement des Lumières, guerre de l'Indépendance américaine, Révolution française, projets constitutionnels (Bernard Andrès). Rien de semblable dans la colonie d'Amérique, cependant, au réseau européen du secrétaire de l'Académie de Berlin, Jean-Henri-Samuel Formey,

grand diffuseur des Lumières; une équipe s'attelle aujourd'hui à décrire les manifestations de cette «constellation» en Suisse (André Bandelier). Une perspective plus étendue encore est à l'œuvre dans l'Atlas de la communication manuscrite à l'Âge classique que l'on est à mettre sur pied au Centre national de la recherche scientifique en France: inachevable par principe, ce projet pluridisciplinaire et multinational de banque de données devrait rendre disponible une foule de renseignements sur la «planète épistolaire» et sur les relations sociales et intellectuelles qui s'y déploient (Georges Dulac). Si la lettre est le média favori des «Républicains des lettres» (pour reprendre un titre de Daniel Roche), elle est aussi un type d'écriture focal dans l'imaginaire littéraire des Lumières. Anne Chamayou la place au centre de la pensée du littéraire au XVIIIe siècle en France: parce que c'est une forme particulière d'interlocution, parce qu'elle a un fort pouvoir de conviction, parce qu'elle a une grande plasticité, elle est partie prenante de la crise des genres qui marque la fin de l'Âge classique et elle tient un rôle capital dans l'émancipation littéraire et philosophique qui s'y donne cours. Ce sont ces chassés-croisés de la philosophie et de la littérature qu'examine Marie-Christine Phal chez Senancour, à partir du cas *Oberman*.

«Une pensée duelle», enfin, plutôt que de faire ressortir le caractère collectif de la pensée épistolaire, réunit des analyses ayant pour point de départ le rapport d'adresse direct qui définit la prose épistolaire: penser épistolairement, c'est, en sa face la plus commune, penser à deux. Cela est vrai, comme le démontre Geneviève Haroche-Bouzinac, depuis des siècles; on le voit chez Budé avec Érasme, Morellet avec Shelburne, la princesse Élisabeth avec Descartes, Valéry avec Gide, Chesterfield avec Stanhope, chez tant d'autres, dont la pensée est indissociable de sa destination première (adaptation, interaction, fictionnalisation du destinataire comme du destinateur). «Penser à deux» ne veut pas nécessairement dire «penser de concert»: le débat scientifique entre Voltaire et Bailly, tel que commenté par François Bessire, paraît être un dialogue de sourds, malgré une «prolifération d'écrits»; pourtant, contre toute attente — puisque Voltaire refuse d'entrer

sur le terrain de Bailly —, la pensée de celui-ci se transformera au seul contact de celle de l'autre. Selon Jürgen Siess, l'échange (dissymétrique) entre Voltaire et Mme du Deffand serait également caractérisé par la volonté de chacun de camper sur ses positions: dialogique et contextuelle, la réflexion philosophique à deux serait marquée par la multiplicité des rôles des épistoliers plus que par le progrès de leur pensée. La destination pose des problèmes chez Sade: s'il est vrai qu'il écrit à sa femme, ainsi que le rappelle Marc Buffat, il dessine de lui-même et du monde un portrait orienté, en ce qu'il sait que ses envois seront lus par ses geôliers. Alors qu'en apparence elle n'a qu'une destinataire, sa correspondance est doublement marquée, par l'image que lui renvoient ses geôliers et qu'il intériorise (Sade en enfant, en animal, en fou, en monstre), par l'image des geôliers et de leurs vices que véhiculent les missives (méchanceté, cupidité, vénalité). Paradoxalement, la lettre permet au philosophe matérialiste de moraliser. Chez Isabelle de Charrière, le statut d'une lettre d'instruction à son neveu dépend nécessairement du fait qu'elle lui est *dictée*: la rhétorique oratoire est le support d'un discours sur la société et d'un «testament spirituel», mais elle est mise en œuvre dans le partage concret d'une expérience d'écriture (Madeleine van Strien-Chardonneau). Brigitte Diaz fait voir que le «forum privé» qu'est la correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert est une «histoire d'amitié littéraire et humaine», mais aussi une sociologie, une «éthologie des pratiques littéraires», une poétique du roman et de la critique, bref, qu'elle est une «pensée dynamique de la littérature».

En lever de rideau, José Luis Diaz parcourt l'histoire des discours sur l'épistolaire, depuis la Renaissance jusqu'au XIXe siècle, discours d'épistoliers comme de critiques, et il met en lumière les interdits multiples dont la lettre a été la victime quand on l'a abordée dans ses liens avec la pensée. Les choses ont-elles changé depuis? Les imaginaires de la lettre, quels sont-ils, maintenant que la communication et la nature de l'individualité ont été complètement bouleversées? À l'époque du télécopieur et du courrier électronique, est-il toujours interdit de «penser par lettre»?

*

* *

La tenue du colloque «Penser par lettre» et la publication de ses Actes ont été rendues possibles grâce à la collaboration de plusieurs personnes et institutions. L'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, dont le président est Bernard Bray et le secrétaire général José Luis Diaz, a inscrit le programme à son calendrier scientifique. L'Université de Tours l'a accueilli en son château d'Azay-le-Ferron et a assuré sa logistique; à cet égard, la collaboration du professeur Jean-Jacques Tatin-Gourier a été indispensable. L'Institut universitaire de France, par sa Chaire de littérature française et histoire des idées du XVIIIe siècle qu'occupe Jean M. Goulemot, a généreusement contribué au financement du colloque et des Actes. Le Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du gouvernement du Québec a subventionné pendant trois ans les activités du Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC); le colloque «Penser par lettre» clôturait ces activités. Avec leur compétence habituelle, les Éditions Fides ont voulu que ce volume apparaisse à leur catalogue. Francis Lalumière, lors des révisions finales, a été d'une aide précieuse. Que tous soient remerciés.